

# caroline pierret pirson



Autoportrait 2021  
Impression à jets d'encre sur papier  
Hahnemühle baryta, 100 x 100 cm

caroline pierret pirson est née en Belgique et réside à Tiohtià:ke/Mooniyang/Montréal depuis 2003. En tant qu'artiste multidisciplinaire, sa production artistique consiste, jusqu'à présent, en une quinzaine d'expositions collectives et personnelles, notamment à la Galerie de l'UQAM, à la Jill Krutick Fine Art Gallery (New York), et à la Galerie Détour (Jambes, Belgique), ainsi que plusieurs diffusions en salle, notamment à la Cinémathèque québécoise, au Cinéma Public et au Delta (Namur, Belgique). Elle détient une maîtrise en arts visuels et médiatiques à l'UQAM (2022) qui ancre sa pratique dans le cinéma documentaire, les arts sonores et numériques, ainsi qu'une maîtrise en photographie (1998) à la Cambre à Bruxelles où elle a réalisé plusieurs installations photographiques, vidéographiques et filmiques. En concomitance, elle a été programmatrice de films féministes mettant en avant la communauté LGBTQ+. Elle a reçu de nombreux prix et bourses, notamment du Conseil des arts du Canada et du Conseil des arts et des lettres du Québec.

Le cœur de sa démarche réside dans une appréhension artistique et personnelle des dimensions intimes de l'expérience des inégalités de genres, des injustices sociales, de tout ce qui entrave les droits et libertés. Elle s'attache à cocréer avec les personnes participant à ses projets de nouveaux espaces sensoriels et d'écoute pour les corps invisibilisés et les voix silencieuses. Elle va à la rencontre des expériences vécues, du partagé d'un contact humain, qui se retrouve ensuite traduit dans son œuvre. Juxtaposant voix, sons et corps, son travail mobilise dépouillement, lenteur et conscience du temps.

Elle privilégie les installations comme mode de diffusion. L'utilisation de différents médiums tels que la photographie, la vidéo et le cinéma documentaire lui permet de re/produire des états de présence nécessaires au dévoilement de l'intériorité. Pour elle, ce dévoilement est un acte d'émancipation. Qu'il s'agisse d'images arrêtées ou en mouvement, de captation de sons et de voix, elle cherche donc à faire émerger chez les personnes participantes comme spectatrices des sensations et des émotions familières, mais rarement identifiées, voire refoulées. Son travail cherche ainsi à interpeller la société en explorant notre relation individuelle à l'intériorité, à la vulnérabilité et à la confusion, en révélant nos silences intimes, et en questionnant nos manières d'être (ou non) à l'écoute de soi-même et des autres.

[caroline.pierret@gmail.com](mailto:caroline.pierret@gmail.com) | [carolinepierret.com](http://carolinepierret.com)

# Revue de presse 1996 – 2023

- 2024** Graff, Élise : « Rendre la parole aux femmes invisibilisées », L'accent, Boukè, 12 février  
<https://www.bouke.media/emission/laccent/laccent-16022024/11152>
- 2024** Otthiers, Serge, Billo, Marjorie, « Namur Matin », Vivacité, 21 février  
<https://vimeo.com/924376880>
- 2024** Arquin, Bruno, « Un documentaire pour libérer la parole des femmes », L'Avenir, 20 février
- 2023** Prince, Corinne, « Des Lavalloises libèrent leur parole », Courrier Laval, 26 avril  
<https://courrierlaval.com/laval-documentaire-feministe-tclcf-moiaussi/>
- 2023** Fillion, David, Béliveau, Marie-Josée, « Les Aurores Montréal », CIBL, 23 mars, 44<sup>e</sup> minute,  
<https://baladoquebec.ca/cibl-101-5-fm-les-aurores-montreal/les-auroresmontreal-03232023-0900>
- 2022** Clément, Éric, « L'offre féconde des artistes », La Presse, 3 septembre,  
<https://www.lapresse.ca/arts/arts-visuels/2022-09-03/rentree-culturelle/l-offrefeconde-des-galleries.php>
- 2022** Bertrand, Caroline, « “Plus jamais silencieuses” : un visage vaut mille mots », Journal Métro, 9 septembre,  
<https://journalmetro.com/local/le-plateau-montroyal/2902230/plus-jamais-silencieuses-visage-vaut-mille-mots/>
- 2022** Simard, Valérie, « Plus jamais silencieuses : libérer les voix étouffées », La Presse, 14 septembre,  
<https://www.lapresse.ca/arts/arts-visuels/2022-09-14/plus-jamaissilencieuses/liberer-les-voix-etouffees.php>
- 2022** Caillou, Annabelle, « À visage découvert : donner une voix et une image aux témoignages », Le Devoir, 11 octobre,  
<https://www.ledevoir.com/culture/artsvisuels/763007/exposition-la-parole-des-femmes-liberee>
- 2010** Richardeau, Louis, « Fonds Thirionet, Bourse aux jeunes artistes 1994-2009 » page 105, Louis, Province de Namur,  
<http://www.fondsthirionet.be/laureats/artsplastiques/caroline-pierret/>
- 2004** Currat, Joëlle, « À qui de droit », Productions JMC, Juin 2004
- 2000** Keguenne, Jack, « Respirer disent-elles », Art Même, 3 juin,  
<https://www.aidakazarian.be/images/presse/Respirer.pdf>
- 2000** Keguenne, Jack, « Trois femmes dans le vent » Flux News n°22, mai
- 2000** Voiturier, Michel, « Des exposants du val mosan », Le Courrier de l'Escaut, 13 octobre
- 2000** Keguenne, Jack, « Caroline Pierret, l'intime et l'espace, vivre en mouvement », mars
- 1999** Rollin, Pierre-Olivier, « Exposition : 8<sup>e</sup> Triennale des artistes de la Province de Namur. L'état de la créativité namuroise », Le Matin, 5 août
- 1999** Reginsti, Gaëtane, « Le poulx de la création actuelle », La Meuse, 2 juillet
- 1999** Lorent, Claude, « Onze plasticiens offrent un aperçu de la jeune création namuroise. Huitième Triennale des artistes de la Province », La Libre Culture, 30 juin
- 1998** A. J., « Le fonds Thirionet fait six heureux », Vers L'Avenir, juillet
- 1998** Th. R., « L'art video selon Caroline Pierret : destination Montréal (IV) », Le Soir, 25 juillet
- 1996** Reginster, Gaëtane, « Zoom avant sur dix-huit photographes de chez nous », La Meuse, 17 septembre
- 1996** Danze, Hugues, « Une leçon de photographie sans surprise à la tiennale », Le Soir, 14 septembre

# Extraits

« C'est un véritable message d'espoir que porte caroline pierret pirson avec ce film. L'idée que l'écoute, la solidarité et même la sororité peuvent sauver. »

Élise Graff — Boukè

« Durant 1h11, la cinéaste belgo-québécoise, native de Namur, confronte le témoignage de 19 Montréalaises, âgées de 26 à 74 ans, sans artifice. De quoi concentrer l'attention du spectateur exclusivement sur ces femmes, originaires de dix pays différents, dans l'espoir que leurs messages soient bien entendus. »

Ugo Arquin — L'Avenir

« Nos récits ont été silencieux, c'est-à-dire qu'on n'entendait pas parler de nos histoires, en tant que femmes, mais aussi en tant que personnes de la communauté LGBTQI+ et en tant que personnes racisées. »

Serge Otthiers — Vivacité

« Pour moi, le Mouvement #MoiAussi, c'est une voix qui vient en générer plusieurs autres qui vont se démultiplier, explique la réalisatrice montréalaise. Mon rêve, c'était de reproduire ces messages en visages et en voix. C'est le résultat de cette œuvre. »

Corinne Prince — Courrier Laval

« Ma quête, c'est le murmure de l'être. Ce n'est pas tant ce que les gens disent qui me fascine que ce que les gens sont. L'intériorité me touche », confie la créatrice qui aime « capter l'âme à travers le visage ».

Caroline Bertrand — Journal Métro

« Émouvante, créée en réponse au mouvement #moiaussi, l'œuvre est une série de témoignages de 19 femmes, de 26 à 74 ans, originaires de 10 pays, qui parlent de la violence qu'elles ont vécue ou dont elles ont été témoins. Un très beau travail. »

Éric Clément — La Presse

« Elles viennent de Cuba, du Brésil, d'Irak, de Corée, de Chine, de Baie-Comeau, d'Abitibi, de Montréal, mais elles ont toutes en commun, et je pense que ça dépasse même mon projet, d'être des êtres qui méritent d'être écoutés, regardés et aimés, affirme Caroline Pierret Pirson. C'est simple, en fait, mais c'est tellement compliqué. »

Valérie Simard — La Presse

« En regardant les témoignages de ces 19 personnes, c'est vraiment ce que je retiens le plus : le manque d'écoute. Presque toutes ont voulu parler à leur famille, à leurs amis ou à des collègues. Mais soit elles ont été empêchées de le faire, soit elles n'ont pas été écoutées. »

Annabelle Caillou — Le Devoir

« Caroline Pierret cherche à capter ce courant d'émotion qui circule entre les choses, à détecter ce qui ne peut pas être vu directement. Saisir, voler, arrêter, s'approprier, transformer, telles sont ses obsessions artistiques. Son univers visuel se situe dans l'épure et tend à l'essentiel des lignes, des gens, des ciels, du vide. Le rien ou le presque rien, comme aurait dit Jankélévitch. »

Louis Richardeau — Province de Namur

« Devant ses images il n’y a plus de mots, de jugement, de résistance. Tout le mystère, la douleur, la joie, le grandiose et l’anodin de l’incarnation y est dévoilé, presque étalé. Avec pudeur, respect et en même temps de façon crue, très brute. Ce regard qui montre tout sans volonté de montrer, qui englobe tout sans exergue ni besoin d’occulter s’apparente à la fois à l’innocence et à la sagesse. Comme une sorte de provocation retenue d’irrévérence bienveillante. »

Joëlle Currat — JMC Productions

« Quant au mur de photos de Caroline Pierret, il est le portrait de notre société d’images. Il accumule les objets et les êtres, les intérieurs et les extérieurs en vue d’un scénario à inventer par chaque visiteur »

Michel Voiturier — Le Courrier de l’Escaut

« Vivre s’exclame Carline Pierret, qui place le corps au centre de ses préoccupations, mais dans sa quête d’identité ou son aspiration à un espace intime, voire son fonctionnement naturel : manger, dormir, aimer. Photographe et vidéaste, elle a le souci de la narration et cherche à charger l’image de son énergie ; elle ralentit ou condense ses vidéos et voudrait accélérer ses photos, pour étirer la vie. »

Jack Keguenne — Art Même

« Caroline Pierret, par photos et vidéos interposées, traque l’anonymat, non pas pour lui conférer une identité par son intervention, mais pour retrouver un fonds commun de gestes quotidiens. Visage croisé sur un marché, main qui tient une cigarette, bouche qui mastique ou pas qui s’éloignent pour dire la vie de tous les jours, sans honte, sans gloire. La vie, comme lieu commun d’humanité. »

Jack Keguenne — Flux News

« Caroline Pierret s’oriente vers une option plus plasticienne. Ses clichés disposés en frise induisent d’intéressantes possibilités narratives et contribuent à la mise en place d’un contexte visuel qui bonifie la bande vidéo. »

Pierre-Olivier Rollin — La Meuse

« Image de ville d’un côté, corps scindé en deux par un néon rouge clignotant et auquel répondent des pieds qui se déplacent sur le sol de l’autre. Une démarche très intéressante qui fait s’entremêler les œuvres et évoque la difficulté de l’humain d’être Un. »

Gaëtane Reginsti — La Meuse

« Les œuvres de Caroline Pierret, vidéo et photographie, attirantes par leurs qualités plastiques et poétiques, mais énigmatiques quant à leurs sens. »

Claude Laurent — La Libre Culture

« Caroline Pierret, c’est le portrait-coup de poing, celui qui cerne les femmes en plan américain. Des femmes androgynes aux visages durs et violents, que l’on a presque du mal à oser regarder. On aime ou on n’aime pas, ça ne laisse pas indifférent »

Gaëtane Reginster — La Meuse

« Il y a cependant quelques lumières dans cette triennale. Caroline Pierret bouscule et étonne par ses portraits de femmes d’une dureté bouleversante. Comment oublier ces visages, ces corps nus, ces yeux qui scrutent et fixent jusqu’au malaise ? »

Hugues Danze — Le Soir



## NAMUR ET SA RÉGION

# Un documentaire pour libérer la parole des femmes



La cinéaste Caroline Pierret sera à l'honneur cette semaine au Delta, où elle exposa jadis ses premières photographies.

## NAMUR

Les 21 et 22 février, la cinéaste namuroise Caroline Pierret Pirson présentera, au Delta, une œuvre sensible sur la place des femmes en société.

**F**ace à l'oppression basée sur le genre, il reste difficile pour les victimes d'exprimer leurs souffrances ou d'être entendues. Comment s'armer alors contre la culture du silence afin de faire entendre sa voix ? À partir de ce point de départ, en plein phénomène #metoo, Caroline Pierret Pirson (NDLR : lauréate de la Bourse du Fonds Thirionet 1998) a réalisé, en 2022, une œuvre documentaire intitulée « *Plus jamais silencieuses* ».

Durant 1h11, la cinéaste belgo-québécoise, native de Namur, confronte le témoignage de 19 Montréalaises, âgées de 26 à 74, sans aucun artifice. De quoi concentrer l'attention du spectateur exclusivement sur ces femmes, originaires de dix pays différents, dans l'espoir que leurs messages soient bien entendus.

À l'initiative du Delta, Caroline Pierret Pirson y sera en résidence, ces 21 et 22 février, pour y présenter son film et participer à un colloque sur la place de la femme dans l'espace public. L'occasion de rencontrer cette artiste multidisciplinaire, inspirée par l'œuvre de Chantal Akerman, de retour dans sa

ville natale après six ans d'absence.

**Caroline, un premier ressenti sur votre retour, à Namur, pour cette résidence au Delta ?**

C'est impressionnant de revenir sur le lieu où j'ai exposé mes premières photographies, 30 ans plus tôt. Je suis accueillie dans un bâtiment très luxueux avec une vue et un calme exceptionnels. Sans oublier la gentillesse incroyable de mes hôtes. Depuis que je suis arrivée ici, j'ai pu reconnaître la Belgique par le chant des oiseaux qui est différent à Montréal, où je vis depuis 2003.

**Cette semaine, vous présentez un documentaire sur la violence à l'égard des femmes. Pourquoi le choix de cette thématique ?**

Durant mon enfance, j'avais déjà constaté la différence de traitement des femmes par rapport aux hommes. C'est un cas de figure qui m'a toujours attristée, notamment dans les médias où soit elles n'apparaissaient pas ou n'étaient pas bien montrées.

Par conséquent, c'était important pour moi d'utiliser l'art afin d'exposer une vision réelle relative à la place des femmes.

Dès 2017, je m'étais d'ailleurs rendu compte que beaucoup d'entre elles avaient subi du harcèlement à caractère sexuel. Mais parmi celles-ci, beaucoup sont restées silencieuses, car on les avait empêchées de s'exprimer ou on ne les écoutait pas. C'est

une double violence pour ces personnes. Mon but consistait donc à montrer leurs visages et qu'on puisse y entendre leurs voix.

**Pourquoi une œuvre artistique peut être plus efficace qu'un long discours ?**

Je pense dans mon cas qu'il s'agit d'un film moins autoritaire et plus accessible. Il s'agit en effet de témoigner d'une réalité qui n'est pas encadrée par le patriarcat. Une démarche qui fait écho aux mouvements féministes des années 1960-1970, durant lesquelles les femmes se sont servi du support vidéo, peu cher, pour parler de leur vécu avec leur propre montage. Ce qui contrastait avec les débuts du cinéma, jadis utilisé majoritairement par des hommes.

**Vous ne cachez pas votre admiration pour la cinéaste belge Chantal Akerman (1950-2015).**

**Quelle est son influence sur vous ?** Selon moi, elle a créé un procédé cinématographique qui nous permet de ressentir la vie. Elle ne prend pas le public en main, car son travail est très contemplatif et travaille sur la durée. Durant ses longs plans, le spectateur peut développer son propre univers et trouver sa propre place. Sans artifice, elle parle « vrai » et j'essaie de m'exprimer de la même façon.

INTERVIEW : UGO AROUIN

» Réservation : [www.ledelta.be/evenements/plus-jamais-silencieuses/](http://www.ledelta.be/evenements/plus-jamais-silencieuses/)

ARTS VISUELS

Plus jamais silencieuses

## Libérer les voix étouffées



PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, LA PRESSE

Caroline Pierret Pirson, finissante de la maîtrise en arts visuels et médiatiques de l'Université du Québec à Montréal (UQAM)

Dans une salle sombre mettant en valeur une mosaïque de visages et un concert de voix, 19 Montréalaises âgées de 26 à 74 ans, originaires de 10 pays, prennent la parole. Pour raconter la fois où elles ont dû se taire. Né dans la foulée du mouvement #moiaussi, le projet artistique *Plus jamais silencieuses* de Caroline Pierret Pirson témoigne du pouvoir de la parole, mais aussi, surtout, de celui de l'écoute.

Publié le 14 sept. 2022

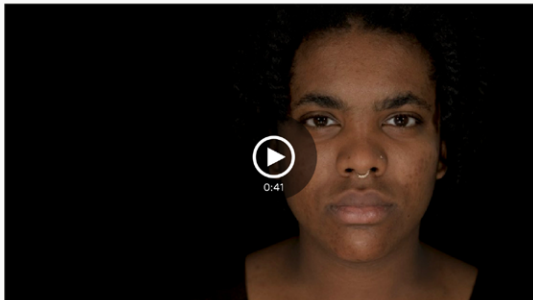


VALÉRIE SIMARD  
LA PRESSE



C'est par le truchement d'un film documentaire que la parole se libère dans cette installation présentée à la Galerie de l'UQAM où Caroline Pierret Pirson, une artiste d'origine belge établie à Montréal, vient de terminer sa maîtrise en arts visuels et médiatiques.

Dans ce film de 70 minutes, où l'on ne voit qu'une succession de visages sur fond noir, ces femmes nous parlent, comme d'une seule voix, de la peur de marcher seule le soir, du harcèlement de rue, d'emprise psychologique et de relations toxiques, de la honte, du silence forcé, des oreilles sourdes auxquelles elles se sont butées et du mouvement #moiaussi, source à la fois de tristesse et de libération.



« Elles viennent de Cuba, du Brésil, d'Irak, de Corée, de Chine, de Baie-Comeau, d'Abitibi, de Montréal, mais elles ont toutes en commun, et je pense que ça dépasse même mon projet, d'être des êtres qui méritent d'être écoutés, regardés et aimés, affirme Caroline Pierret Pirson. C'est simple, en fait, mais c'est tellement compliqué. »

Inspirée par la force du mouvement #moiaussi et par le pouvoir de ralliement qu'ont permis les médias sociaux, elle a voulu rendre en voix et en images des histoires qui s'étaient jusqu'alors surtout racontées à l'écrit. Dans le cadre de sa maîtrise, elle s'est elle-même prêtée à l'exercice, sans toutefois inclure son témoignage dans l'œuvre qui est présentée à la galerie.

« C'est assez émouvant, ce qui arrive aujourd'hui, parce que c'est la libération de ma propre parole, finalement, à travers la parole des autres femmes. »

— Caroline Pierret Pirson

« Je me suis rendu compte que le mouvement #metoo m'avait fait du bien parce que je me suis dit : "Je ne me suis pas trompée." Je l'ai toujours dit et je n'ai pas été entendue. Toutes ont vécu la même chose. Ça peut être du harcèlement psychologique, des problèmes familiaux, mais on a toutes, d'une certaine façon, un jour, vécu un rapport de pouvoir. Moi, j'ai été empêchée de dire, pas forcément par rapport à une agression sexuelle, j'ai juste été empêchée de m'exprimer », a-t-elle confié, jeudi dernier, à quelques heures du vernissage de l'exposition.

### Trouver de l'écoute

Il y a la parole, oui, mais que sont les mots sans une oreille pour les recevoir ? « C'est le propos de ma maîtrise, c'est le propos de mon film. Pour moi, le problème, c'est l'écoute », dit celle qui est d'abord photographe et qui travaillait avec le son pour la première fois.

« Je pense que la majorité des gens ne s'écoutent pas eux-mêmes. On est dans une société où tout va tellement vite. On consomme des relations, du matériel, on consomme toutes sortes de choses, mais vivre le moment et prendre le temps d'écouter et de regarder l'autre ? [...] Écouter, ça concerne tout le monde. Ça peut désamorcer, ça veut dire : "Tu n'es pas folle. Tu l'as vraiment vécu. Je ne peux pas changer [la société], mais je suis là." »



PHOTO MARTIN CHAMBERLAND, LA PRESSE

Une mosaïque de portraits vidéo de personnes en posture d'écoute fait partie de l'installation.

Pour incarner cette posture d'écoute, elle a intégré dans son installation une mosaïque de portraits vidéo de personnes qui tendent l'oreille. Le spectateur se tient au centre, entre cette mosaïque et l'écran où est projeté le film qui est au cœur du projet. « Pour moi, ça suscite une autoréflexion : où est-ce que je me situe entre le partage de la parole et l'écoute attentive ? »

Les visiteurs sont aussi appelés à participer en partageant leur récit sur une boîte vocale. Les témoignages recueillis pourront se déployer dans une future installation.

Qualifiant sa démarche d'« artiste », Caroline Pierret Pirson insiste sur l'importance d'amener l'humain et sa parole dans l'art contemporain. « Ce n'est peut-être pas de l'art contemporain conceptuel comme on a l'habitude de voir. Mais je veux que la personne qui arrive de la rue, en entrant par hasard, comprenne et sente : je te parle. »

Et il faut continuer d'en parler, poursuit-elle. Parce que la parole continue et continuera de se libérer. « Encore hier... », dit-elle, en évoquant le dévoilement le 7 septembre par *La Presse*, des conclusions d'une enquête indépendante commandée par l'UQAM montrant que l'écrivain Samuel Archibald avait profité de son statut de professeur de littérature pour avoir des relations sexuelles avec deux étudiantes sous son autorité.

« Je pense que c'est important dans le milieu universitaire de s'ouvrir le cœur. Il y a des rapports de pouvoir, entre les étudiants, entre les professeurs. L'UQAM est le reflet de la société dans laquelle on vit. Elle n'est en rien différente. C'est pour ça que j'aime que ce projet soit ici. Parce que j'essaie de susciter une réflexion, pour que les gens prennent le temps de réfléchir à ce que c'est de vivre ensemble avec des êtres humains. »

À la Galerie de l'UQAM, jusqu'au 22 octobre





ÉRIC CLÉMENT  
LA PRESSE



# L'offre féconde des galeries

## Galerie de l'UQAM



PHOTO CAROLINE PIERRET PIRSON, FOURNIE PAR L'ARTISTE

Image tirée de la vidéo *Plus jamais silencieuses*, de Caroline Pierret Pirson

Dès le 9 septembre, la Galerie de l'UQAM évoquera les bouleversements sociaux des dernières années. L'expo collective à *corps perdu / sharing madness*, des commissaires Florence-Agathe Dubé-Moreau et Maude Johnson, portera sur le pouvoir rassembleur du corps en mouvement dans les arts vivants. En parallèle, Caroline Pierret Pirson diffusera *Plus jamais silencieuses*, une vidéo de 70 min. Émouvante, créée en réponse au mouvement #moiaussi, l'œuvre est une série de témoignages de 19 femmes, de 26 à 74 ans, originaires de 10 pays, qui parlent de la violence qu'elles ont vécue ou dont elles ont été témoins. Un très beau travail.

[Consultez le site de la galerie](#)

## 1700 La Poste



## À visage découvert: donner une voix et une image aux témoignages

[Accueil] / [Culture] / [Arts visuels]



Jacques Nadeau / Le Devoir - Caroline Pierret Pirson a fait partie de ces nombreuses femmes qui ont décidé d'enfin libérer leur parole en publiant sur la Toile un message coiffé du fameux mot-clic #MoiAussi.

**Annabelle Caillou**  
11 octobre 2022  
Arts visuels

Inspiré par la vague de dénonciation **#MoiAussi**, qui a déferlé sur les réseaux sociaux il y a cinq ans, l'exposition *Plus jamais silencieuses* donne la parole à des Montréalaises ayant libéré leur parole grâce au mouvement qui leur a aussi donné une écoute qu'elles n'avaient jamais eue.

En octobre 2017, lorsque le mouvement de dénonciation a pris de l'ampleur sur les réseaux sociaux, Caroline Pierret Pirson a fait partie de ces nombreuses femmes qui ont décidé d'enfin libérer leur parole en publiant sur la Toile un message coiffé du fameux mot-clic **#MoiAussi**.

« C'a été une révélation, ça m'a bouleversée. J'ai compris, comme beaucoup, qu'on était toutes concernées par cette même problématique de société. Au début, j'ai ressenti de la tristesse, de la colère, puis du soulagement et un sentiment de libération. [...] Comme artiste, je ne pouvais traiter d'un autre sujet que celui-ci, ça a été trop important pour moi », explique en entrevue l'artiste d'origine belge installée depuis plusieurs années à Montréal.

C'est donc bien naturellement qu'elle a décidé de s'inspirer du mouvement de dénonciation et de ce qu'il représente à ses yeux pour en faire le sujet de sa toute première exposition individuelle au Québec, présentée à la Galerie de l'UQAM ces jours-ci, cinq ans après les événements.

Avec *Plus jamais silencieuses*, qui prend principalement la forme d'un film documentaire de 70 minutes, Caroline Pierret Pirson a voulu faire écho à **#MoiAussi** en donnant une voix et une image aux témoignages qui ont envahi les réseaux sociaux. C'est d'ailleurs par l'une de ces plateformes qu'elle a trouvé les participantes, en lançant un appel à tous.

À l'écran se succèdent ainsi les visages en gros plan de 19 femmes, âgées de 26 à 74 ans. Toutes sont montréalaises, mais originaires de dix pays différents, de l'Irak au Brésil, en passant par la Chine, le Canada, la France ou encore Cuba. Ce qui les réunit dans cette installation, c'est bien sûr leur histoire teintée de violences.

Tour à tour, elles racontent ce qu'elles ont subi, que ce soit dans la rue, dans leur bulle familiale, amoureuse ou encore professionnelle. Mais elles se confient surtout sur les raisons pour lesquelles elles se sont tues si longtemps, jusqu'à l'apparition du mouvement **#MoiAussi**. Il y a la honte et la peur, mais aussi le manque d'écoute, voire le silence forcé.

« Libérer la parole, c'est une chose ; trouver une oreille à l'écoute, c'en est une autre », souligne Caroline Pierret Pirson qui a fait de cette observation le sujet de sa maîtrise en art visuel médiatique, qu'elle vient de terminer. « En regardant les témoignages de ces 19 personnes, c'est vraiment ce que je retiens le plus : le manque d'écoute. Presque toutes ont voulu parler à leur famille, à leurs amis ou à des collègues. Mais soit elles ont été empêchées de le faire, soit elles n'ont pas été écoutées. »

Le mouvement **#MeToo**, poursuit-elle, a été plus qu'un moyen de libérer la parole des femmes. Il a « révolutionné l'écoute » en obligeant tout un chacun à écouter ce qu'elles avaient à dire.

Les réponses des participantes du documentaire en témoignent. « C'a été un formidable cri de solidarité de la part de toutes les femmes. J'ai eu l'impression tout d'un coup de ne plus être seule et d'être dans une immense communauté de femmes qui comprenaient ce que j'avais vécu », confie l'une d'elles à l'écran. « C'était notre chance, à nous les femmes, de reprendre le contrôle. Seule, c'est difficile de parler, mais à plusieurs on a une plus grosse voix », renchérit une autre.

Cette écoute, Caroline Pierret Pirson souhaite la susciter chez les visiteurs qui passeront à la Galerie de l'UQAM. Sur le mur opposé à l'écran diffusant son documentaire, elle a installé une mosaïque de portraits de femmes qui tendent l'oreille.

Elle invite également les visiteurs à faire raconter leur histoire, à libérer eux aussi leur parole, en lui laissant un message sur une boîte vocale. « Pour les guider, une seule question : qu'as-tu toujours été empêché de dire ? » indique l'artiste, qui espère que les témoignages récoltés pourront nourrir sa prochaine exposition.

### **Plus jamais silencieuses**

À la Galerie de l'UQAM, jusqu'au 22 octobre

LE PLATEAU-MONT-ROYAL

## «Plus jamais silencieuses» : un visage vaut mille mots



L'exposition « Plus jamais silencieuses » de Caroline Pierret Pirson est en cours à la Galerie de l'UQAM jusqu'au 22 octobre. Photo: Caroline Pierret Pirson



**Caroline Bertrand**  
9 septembre 2022 à 17h35 6 minutes de lecture

Participer à l'émancipation de voix, mutiques ou réprimées, de femmes victimes d'oppression fondée sur leur genre. C'est ce que fait le film documentaire *Plus jamais silencieuses* de la finissante à la maîtrise en arts visuels et médiatiques [Caroline Pierret Pirson](#), qu'elle présente à la [Galerie de l'UQAM](#) jusqu'au 22 octobre.

Dans ce film dépouillé, tout en sobriété, 19 Montréalaises âgées de 26 à 74 ans, originaires de 10 pays, témoignent de la violence qu'elles ont subie, au sein de leur famille, de leur couple ou au travail.

Durant 70 minutes, Caroline met au défi le public de les écouter, sans interruption, de leur accorder toute son attention.

« Pour moi, le problème de la société et de la violence, c'est le manque d'écoute. C'est le propos de mon travail », explique Caroline en entrevue, attablée au [café Pista](#) dans [La Petite-Patrie](#), où elle demeure.

À l'écran se succèdent sur fond noir les visages en gros plan de ces femmes qui se dévoilent. Caroline a veillé à ce que nulle fioriture visuelle ou sonore ne perturbe leur récit, afin de favoriser un état d'écoute total. De laisser s'affranchir les émotions.

Émotions qui ne s'expriment pas que par les mots, mais également par les visages, des yeux humides, une voix chevrotante. Tant de subtilités qui révèlent des parts intimes de l'autre.



Caroline Pierret Pirson lors du vernissage de son exposition *Plus jamais silencieuses* jeudi dernier à la Galerie de l'UQAM. Photo: Marie-Hélène Tremblay

« Ce qui est dit est extrêmement important, mais l'intonation, le moment d'hésitation, le moment de pause le sont aussi. Ça crée aussi l'émotion. C'est ce qui fait qu'on rentre aussi dans la compréhension subtile de l'autre. »

- Caroline Pierret Pirson, artiste multidisciplinaire

### Qu'as-tu toujours été empêchée de dire?

Sans rupture, le film se décline en quatre chapitres, constitués des questions qu'a posées Caroline aux participantes : d'où viens-tu? Qu'as-tu toujours été empêchée de dire parce que tu es une femme? Qu'est-ce que le moment #metoo a provoqué chez toi? Et, finalement, qu'as-tu envie de confier ou de conseiller à ta meilleure amie, ta sœur, ta cousine, aux femmes?

Ces épanchements sont venus d'amies, mais également de femmes qu'elle ne connaissait pas, qui ont répondu à son appel à toutes sur les réseaux sociaux. C'est dans sa cuisine, devant un drap de velours ébène, qu'elle a capté leurs témoignages, leur tenue noire mettant l'accent sur leur visage, et toutes les émotions qui la traverse.

« Ma quête, c'est le murmure de l'être. Ce n'est pas tant ce que les gens disent qui me fascine que ce que les gens sont. L'intériorité me touche », confie la créatrice qui aime « capter l'âme à travers le visage ».

Un jour, lors d'une fête, elle a proposé aux convives de prendre place en solitaire dans une voiture contenant un micro et de confier leurs pensées comme s'ils et elles marchaient seuls, dans le métro par exemple. « Et ce que j'ai entendu était tellement incroyable que ça déclenchait tout le travail qui a suivi. J'ai su que je voulais travailler avec la voix, avec le récit. »



Le film documentaire « Plus jamais silencieuses » de Caroline Pierret Pirson réunit le témoignage de 19 Montréalaises d'âges divers, originaires de 10 pays, qui témoignent de l'oppression qu'elles ont subie. Image tirée de la vidéo.

### Exercice exigeant d'écoute

À la Galerie de l'UQAM, les chaises disposées en demi-cercle devant le moniteur diffusant la vidéo « créent une espèce de cercle de la parole, comme si la personne nous racontait son histoire », décrit Caroline. Sur le mur opposé est projetée une mosaïque de visages de femmes, sur le même fond noir épuré, qui regardent les femmes en face d'elles. « Il y a les femmes qui parlent et celles qui écoutent », expose-t-elle.

« Je sais que c'est un format expérimental qui fait peur. Le public devra avoir un réel désir d'écouter. C'est exigeant, c'est un travail. Mais je pense que ça peut apporter quelque chose à ceux qui l'écouteront. »

- Caroline Pierret Pirson, artiste multidisciplinaire

Un autre volet, intitulé *À toi la parole!*, se greffe à son exposition. Jusqu'au 8 novembre, l'artiste convie le public à appeler au 514 272-6423 et à laisser un message vocal répondant à une unique question : qu'as-tu toujours été forcé-e de taire?

À partir de ces prises de parole, Caroline souhaite réaliser une installation audio qui accompagnerait *Plus jamais silencieuses*.

Elle rêve maintenant que son film voyage dans les festivals de cinéma. Et qu'à l'échelle plus locale, des maisons de la culture le diffusent afin qu'en découlent de la médiation, des discussions... et de l'écoute.

### Choisir sa vocation

En 2019, Caroline Pierret Pirson a quitté son emploi afin d'embrasser sa vocation artistique, amorçant une maîtrise à l'UQAM. Ce retour à l'université a été difficile sur bien des plans, convient-elle. « Tu t'appauvris, c'est terrible quand tu te lances dans les arts. Je n'ai aucune sécurité », admet la titulaire d'une maîtrise en photographie à la Cambre à Bruxelles, obtenue en 1998, qui a réalisé par le passé moult installations et pris part à une foule d'expositions, en Belgique, au Québec et aux États-Unis.

Lorsqu'elle s'est établie au Québec, il y a près de 20 ans, elle a délaissé la création. Or, ces années à « mettre des gens en lien » à tant que coordonnatrice de projets culturels, « ça titillait mon désir de reprendre la création par moi-même et d'entrer dans la recherche », relate-t-elle, soulignant combien ces années avaient façonné son écoute. Elle s'est donc lancée, et *Plus jamais silencieuses*, sa première exposition solo au Québec, « est l'aboutissement d'un long cheminement intime, migratoire et collectif ».

### Plus jamais silencieuses

Jusqu'au 22 octobre  
La Galerie de l'UQAM  
1400, rue Berri  
Pavillon Judith-Jasmin, local J-R120

## Des Lavalloises libèrent leur parole

Par Corinne Prince | Initiative de journalisme local — 26 avril 2023



Les projets Conseil des Lavalloises et Avenir de femmes ont également teintés les discussions de l'événement.  
(Photo 2M.Media – Corinne Prince)

À l'occasion de la Journée internationale des droits des femmes, la Table de concertation de Laval en condition féminine (TCLCF) a tenu son premier événement en présentiel depuis 2020.

C'est rassemblée de nouveau à l'Entraide Pont-Viau que la quarantaine de femmes présente ont célébré leurs retrouvailles en personne après trois ans d'absence.

Marie-Ève Surprenant, présidente de la TCLCF, a aussi profité de l'occasion pour mettre de l'avant quelques luttes importantes pour la région.

«Laval n'a toujours pas de maison de naissance ni accès à des services de sage-femme, déplore-t-elle. On est la troisième plus grande ville au Québec et on n'a toujours pas ces ressources. On revendique que les femmes aient une pluralité de choix et les services dont elles ont besoin.»

L'enjeu de la maison Marie-Marguerite, première maison lavalloise dédiée aux femmes victimes de violences multiples, a également été abordé.

### Plus jamais silencieuses

Les participantes à la soirée ont eu la chance de visionner le film documentaire *Plus jamais silencieuses* réalisé par Caroline Pierret Pirson, qui avait été présenté pour la première fois dans une galerie de l'UQAM à l'automne 2022.

Le documentaire est inspiré du rôle des réseaux sociaux dans le Mouvement #MoiAussi. Il a pour thème central la libération de la parole des femmes.

«Pour moi, le Mouvement #MoiAussi, c'est une voix qui vient en générer plusieurs autres qui vont se démultiplier, explique la réalisatrice montréalaise. Mon rêve, c'était de reproduire ces messages en visages et en voix. C'est le résultat de cette œuvre.»

On peut y observer 18 femmes québécoises originaires de 10 pays différents se présenter, témoigner, s'exprimer sur le Mouvement et envoyer un message d'espoir en conclusion.

«Ensemble, toutes nos voix sont plus fortes.»

—Caroline Pierret Pirson, réalisatrice du film *Plus jamais silencieuses*

Pour l'artiste multidisciplinaire passionnée de photographie, l'écoute est fondamentale.

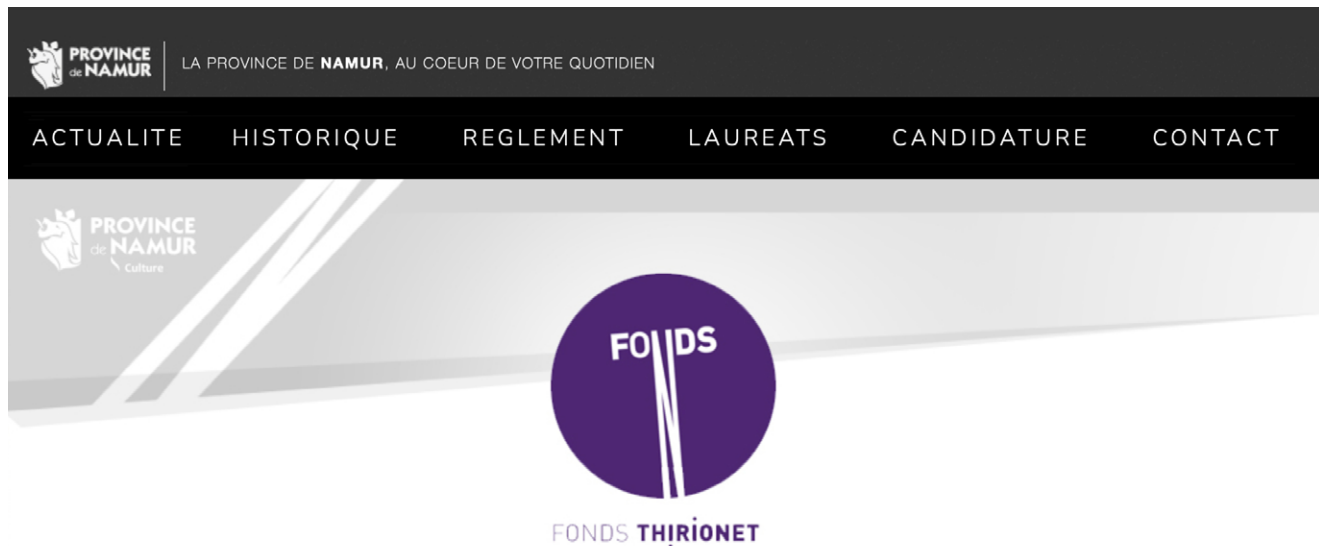
«Toutes les femmes ont toujours tenté de parler, mais n'ont pas toujours été écoutées, déclare-t-elle avec ferveur à l'audience lors de la période de questions suivant le visionnement du documentaire. Créer des images a toujours été important pour moi afin de faire apparaître des gens qu'on ne voyait pas.»

La soirée s'est terminée par de touchants échanges entre la réalisatrice et les participantes, plusieurs d'entre elles ayant été extrêmement touchées par le poignant documentaire.

«On a toutes un iceberg à l'intérieur de nous», a témoigné l'une des femmes ayant assisté à l'événement.

Chose certaine, les Lavalloises qui étaient dans la salle avaient beaucoup à dire et ont profité de l'occasion pour libérer leur parole en toute sororité.





## PIERRET CAROLINE

*Arts plastiques - Photographie, vidéo - Lauréat(e) 1998*



Les passions artistiques de Caroline Pierret sont et restent toujours depuis plus de vingt ans, la photographie, la vidéo et le cinéma. Forte d'un savoir-faire reconnu de :

- photographe-reporter aux Festivals du Film de Montréal, de Cannes, de Bruxelles, de Namur,
- photographe de publicité,
- photographe de plateau chez Marion Hansel, Patrick Iratni et Marie Mandy,
- vidéaste à Montréal.

Confortée par ses participations à des expositions personnelles ou collectives, par des sélections d'artistes auprès de jurys internationaux, Caroline sollicite et obtient en 1998 une bourse du Fonds Thirionet.

Depuis l'attribution de ce prix et parallèlement à sa pratique artistique, Caroline Pierret a entrepris de nombreuses recherches sur les arts visuels au Québec. Elle a tissé d'importants liens dans différentes sphères de productions et diffusions des arts et de la culture à Montréal comme à Bruxelles. Elle a notamment été chargée de la programmation de l'organisation du Festival Pink Screens et de l'organisation « Genres d'à côté » à Bruxelles.

Installée depuis six ans à Montréal, Caroline Pierret, parmi d'autres activités, a été commissaire de Une Famille à Bruxelles, de Chantal Akerman, en collaboration avec le centre d'artistes La Centrale. Elle a aussi préparé une lecture publique du livre Dis-moi que je t'aime de Pascale Tison, pour la Communauté française de Belgique pour qui elle est consultante au Québec. Elle a été commissaire de d\_calage, un événement de vidéo et de performance d'artistes belges et québécois diffusé sur les deux continents. Elle a été aussi l'assistante des artistes Jérôme Fortin et Dominique Blain.

Elle vient de terminer une série de portraits intitulés Barcelone 2009. Un témoignage sur les mouvements humains dans l'espace urbain de la cité catalane.

De la photographie à la vidéo, Caroline Pierret cherche à capter ce courant d'émotion qui circule entre les choses, à détecter ce qui ne peut pas être vu directement. Saisir, voler, arrêter, s'approprier, transformer, telles sont ses obsessions artistiques. Son univers visuel se situe dans l'épure et tend à l'essentiel des lignes, des gens, des ciels, du vide. Le rien ou le presque rien, comme aurait dit Jankélévitch.

Louis Richardeau

**PARCOURS**

AÏDA KAZARIAN, CATHY PERAUX & CAROLINE PIERRET

T (02) 735 05 31

du 20 avril au 3 juin 2000

# RESPIRER DISENT-ELLES

"RESPIRER", DIT AÏDA KAZARIAN, "C'EST LA MUSIQUE DU CORPS", UNE MANIÈRE DE RYTHMER LE TEMPS, DE STRUCTURER L'ŒUVRE. ET DE SES ORIGINES ARMÉNIENNES, DES TAPIS ORIENTAUX, ELLE CAPTE L'ESPRIT DU PATIENT TRAVAIL DE LA FEMME, DU GESTE RÉPÉTÉ JUSQU'À L'ÉPUISEMENT, DE LA NAVETTE QUI VA ET VIENT POUR TISSER PEU À PEU. LE TEMPS S'INCRUSTE DANS SES TABLEAUX QU'ELLE ÉCRIT PLUS QU'ELLE NE LES PEINT, SOUVENT À L'ÉPONGE APPLIQUÉE, EN BOUSTROPHÉDON.



AÏDA KAZARIAN, AK98TV180.7, 1998  
Peinture sur toile de lin, 180 x 180 cm. Courtesy G. Ledune



CAROLINE PIERRET, SANS TITRE, Bordeaux, 1998  
Photo papier, 40 x 180 cm

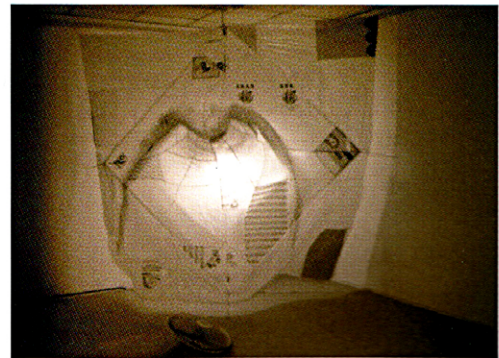
Aïda Kazarian n'aime pas être distraite par la couleur; aussi préfère-t-elle le travail monochrome, en blanc ou en or, quelquefois sur un support transparent qui permet au châssis d'apparaître comme une structure voilée. Elle développe généralement son travail de manière sérieuse, avec cet engagement physique qui touche à l'ascèse et cette épure dans la couleur qui approche l'essentiel. Le tableau frémit de cadences qui sont autant de palpitations.

Le souffle n'est pas moins important pour Cathy Peraux qui gonfle parfois les robes avec des ventilateurs ou les fait voler comme des cerfs-volants. Styliste de formation, elle cherche dans ses sculptures l'esprit du corps qui, de l'apparence à l'oppression, joue en permanence un rôle social ou intime. Pour s'afficher belle, s'infliger un corset; pour paraître, contraindre. Le corps reste en constant dialogue avec l'espace qu'il traverse, de l'intérieur au dehors et réciproquement. Cathy Peraux interroge cette zone d'échanges, avec ce

qu'elle apporte de turbulence et de séduction. Robes en plastique, structures d'osier ou de lattes collées, tissages de fils de cuivre, l'œuvre évoque tantôt les parures légères, tantôt l'armure ou rappelle le bouillement du sang. Le corps lui-même est une enveloppe soumise à bien des rites.

"Vivre", s'exclame Caroline Pierret, la plus jeune des trois, encore en recherche, qui place aussi le corps au centre de ses préoccupations, mais dans sa quête d'identité ou son aspiration à un espace intime, voire son fonctionnement naturel : manger, dormir, aimer. Photographe et vidéaste, elle a le souci de la narration et cherche à charger l'image de son énergie; elle ralentit ou condense ses vidéos et voudrait accélérer ses photos, pour étirer la vie. Et aller chercher le spectateur, l'inviter à se laisser conduire. Elle aime s'arrêter le temps de comprendre, utiliser le dictionnaire, être sûre de la bonne définition. Un travail encore à découvrir, une belle promesse.

**Jack KEGUENNE**



CATHY PERAUX, ROBE EN PLASTIC, 1998





### **À qui de droit**

Il est rare de nos jours de voir un travail de création vraiment inspiré. Voilà comment je qualifierais l'œuvre de Caroline Pierret. Une vision qui traduit l'essence de la vie, qui la restitue, la révèle. Sans artifice ni interprétation, sans recette ni forfanterie. La vidéaste sait d'instinct que pour réaliser une œuvre qui touche, l'artiste doit s'effacer au profit de son art. Se mettre à son service.

Ce que Caroline Pierret filme au sujet de la naissance, par exemple, est particulièrement troublant. Devant ses images il n'y a plus de mots, de jugement, de résistance. Tout le mystère, la douleur, la joie, le grandiose et l'anodin de l'incarnation y est dévoilé, presque étalé. Avec pudeur, respect et en même temps de façon très crue, très brute. Ce regard qui montre tout sans volonté de montrer, qui englobe tout sans exergue ni besoin d'occulter s'apparente à la fois à l'innocence et à la sagesse. Comme une sorte de provocation retenue et d'irrévérence bienveillante.

Joëlle M. Currat  
Journaliste (FPJQ), Montréal  
Juin 2004

## Trois femmes dans le vent

Aïda Kazarian • Cathy Peraux • Caroline Pierret



photo Caroline Pierret

Le rapport est évident, même si on l'oublie trop souvent, entre le textile et le tapis, entre l'écriture et le tissage. Dans les deux cas, il s'agit d'élaborer un sens en construisant la surface par un jeu d'allers et retours, avec un rythme et, parfois, une patience qui défient le temps. Historiquement, l'écriture a été très vite confisquée par les hommes, par le pouvoir, cependant que les femmes tissaient, dans l'anonymat quotidien des tâches ménagères. Ainsi Pénélope, faisant et défaisant, exprime-t-elle sa patience et sa discrétion.

Aïda Kazarian a vécu au milieu des tapis d'Orient, avec des parents qui les tissaient, les réparaient. Elle a beau être peintre, elle a gardé pour ses tableaux ce double geste du va-et-vient de la navette ou de l'écriture boustrophédon. Avec une éponge imbibée de peinture ou du bout des doigts, elle trace sur la toile (parfois transparente) des cadences souvent monochromes. En s'affranchissant des chatoiements du tapis, elle propose une musicalité pulsatile ou, pour mieux dire, elle impose hors du temps un fascinant rythme intime.

Le textile, Cathy Peraux connaît : elle est styliste. Si la robe l'intéresse, en tant que sculpteur, c'est plutôt, à la fois, dans le rapport de

représentation que le corps entretient avec le reste du monde et dans le besoin d'un espace vital, tantôt ouvert, tantôt contraint. Ici, le rythme, la régularité se marquent par la respiration, le souffle, ou l'air qui reprofile le tissu (voir sa participation à "Vents du Sud", Flux-News n° 21, p. 2). La robe vit seule, c'est le corps qu'il faut interroger.

Caroline Pierret, par photos et vidéos interposées, traque l'anonymat, non pas pour lui conférer une identité par son intervention, mais pour retrouver un fonds commun de gestes quotidiens. Visage croisé sur un marché, main qui tient une cigarette, bouche qui mastique ou pas qui s'éloignent pour dire la vie de tous les jours, sans honte, sans gloire. La vie, comme lieu commun de l'humanité.

Trois femmes, trois démarches, trois sensibilités. Trois œuvres pour aller droit à l'essentiel.

Jack Keguenne

Au Centre d'Art Contemporain, avenue des Nerviens 63, 1040 Bruxelles, du 20 avril au 3 juin. Lundi à vendredi 10 à 13 h & 14 à 17 h, Samedi 13 à 18 h. Tél : 02.7356649

## Biennale de Louvain-la-Neuve, des productions en vue...

du 13/5 au 12/6/2000 deux lieux d'accueil : Le Forum des Halles (Gare) et la ferme du Blochy (Hocaille)

Une sélection d'artistes à vocation « internationaliste » lire l'interview de Philippe Braem dans l'Art Même : « Cette Biennale doit être belge au sens le plus large du terme... »

Soulignons une nette ouverture du côté liégeois, à côté des noms connus, des timides prises de risques et aussi d'agréables surprises comme la liégeoise Sylvie Macias-Diaz et quelques autres nouveaux venus sur la scène comme Pierre Gerard qui investira une petite maison avec une installation.

A voir et à découvrir...

Y a-t'il parmi tous ces artistes des artistes qui ont pensé la relation au public?

Philippe Braem : Je les ai choisis en fonction de ce critère , quand on m'a demandé de faire cette Biennale le concept artistique était « La conscience du monde », ça implique l'artiste dans le monde, il y a ce rapport avec la réalité quotidienne qui l'interpelle et sur lequel il travaille, ce qui m'intéressait c'était d'avoir différents artistes d'âges et de cultures différentes.

L'installation qui te semble la plus pertinente?

Les bancs d'Ann-Véronica Janssens où le spectateur fait aussi la pièce.

# Des exposants du val mosan

**D**ANS la crypte de l'Hôtel de Ville, les Namurois ont remplacé les Hainuyers de l'an dernier. Si l'exposition est moins étoffée, elle est de qualité et illustre des tendances variées.

## Science et imaginaire

Les boîtes de **Pierre Courtois** ont des aspects de terre et d'arpentage. Elles disent simultanément le temps dans les strates du sol et l'espace dans des fragments d'instruments de mesure.

Elles scellent l'alliance des scientifiques (le géomètre, l'archéologue) et des travailleurs (l'agriculteur, le briquetier).

Les dessins de **Van Espen** sont du même ordre. Ils associent la rigueur de l'architecte et la fantaisie du créateur. En chacun se confrontent noir et blanc, traits d'encre au com-

pas ou au tire-ligne et formes aléatoires, la netteté et le chiffonné.

L'équilibre s'établit, instable, précaire, potentiel.

La géographie réinventée par **Michel Mineur** est de veine similaire. Sur de véritables cartes, il ajoute et dilue des paysages, il adjoint des éléments collés, il confronte le réel et l'imaginé.

## Sensibilité et réalité

Les réalisations de **Jean-Michel François** élaborent des architectures rêvées. Le noir leur va fort bien, dans lequel se perçoit l'apparition de volumes en nuances de gris. Ces masses, qu'il faut reconstruire mentalement, s'ouvrent sur le mystère, le silence, l'inconnu.

**Claude Sinte** use également du noir pour ses gravures au ciment. Ce sont de faux monochromes, parcou-

rus de reliefs parfois imperceptibles. Des creux, des boursoufflures viennent donner à une nuit d'encre l'hypothèse d'une vie disparue dont seules subsistent les traces.

Le rythme est une des obsessions d'**André Lambotte**. Patiemment, inlassablement, il recouvre les surfaces de traits de couleurs discrètes. Ceux-ci scandent l'œuvre avec une régularité apparente, troublée ou renforcée par des regroupements, des ruptures, des durées fascinantes.

Quant au mur de photos de **Caroline Pierret**, il est le portrait de notre société d'images. Il accumule les objets et les êtres, les intérieurs et les extérieurs en vue d'un scénario à inventer par chaque visiteur.

## Michel VOITURIER

📍 En la crypte de l'Hôtel de Ville, du lundi au vendredi de 10 à 12 et de 14 à 17 h 30 jusqu'au 22 octobre. Entrée libre.

## **Caroline Pierret, l'intime et l'espace, vivre en mouvement**

L'image, qu'elle soit fixe ou mobile, je veux dire qu'elle soit photographie statique ou film dynamique, est toujours équivoque. Elle a cette part de banalité qui permet sa reconnaissance et cette particularité d'être donnée ainsi, l'étrangeté brute de n'avoir rien d'autre à offrir qu'elle-même. Elle a aussi cette aspiration à faire sens avec ce qui n'est que de l'apparence. Suffit-il de cadrer des lèvres pour signifier un baiser, une assiette pour parler de la faim, un corps nu pour évoquer l'amour ? Sans doute, mais il s'agit d'y fixer des visées décodables, c'est-à-dire de proposer tout à la fois un paraître et les conditions de son existence.

Il ne faut pas aller beaucoup plus loin pour comprendre qu'aucune image ne demeure innocente; au-delà de ce qu'elle donne à voir, elle porte en elle sa raison d'être, intense ou dérisoire. Plus qu'elle ne montre un projet, elle affirme une intention. On dit un cliché, comme on dit un stéréotype. Mais comment exprimer une image forte, chargée d'énergie ? Comment capter la vie avec la seule apparence ?

Ce serait facile si tout était figé et qu'il suffisait de bien l'éclairer, si tout était palpable et en trois dimensions. Caroline Pierret est passionnée par la vie; elle voudrait l'étirer, représenter ses émotions. Mais, de même que l'image n'a pas de profondeur, la sensibilité n'a pas de définition. Il faut créer une grammaire, des chemins.

Alors, elle photographie, filme, installe, accumule les images, tantôt intenses, tantôt dérisoires; elle déploie puis ramasse, condense. L'espace est ouvert et l'intimité mise à nu, l'un et l'autre s'interpénètrent, s'échangent, trouvent leurs marques, leurs codes et se donnent à lire. Circulez, tout est à voir, tout vit, le sang bat et l'énergie est à l'œuvre.

Comme l'image, la vie est brutale, toujours autre, toujours inattendue. Aux yeux de Caroline Pierret, c'est ce qui la rend extraordinaire. Dans son regard, cela devient fabuleux. Dans ses images, une passion pure.

Il est vrai qu'elle ralentit les films et qu'elle voudrait accélérer les photographies. Qu'on ne s'y trompe pas, il ne s'agit pas d'un procédé technique de plus, mais tout simplement de trouver la juste palpitation.

Pour le reste, il n'y a rien à expliquer, rien à comprendre : l'œuvre de Caroline Pierret ressemble à la vie qui va son cours. Intense, profonde.

**Jack Keguenne, mars2000**

Exposition : 8<sup>e</sup> Triennale des artistes de la Province de Namur

# L'état de la créativité namuroise

*Devant la variété des propositions, le baromètre de la création namuroise incite à l'optimisme*

inaugurée en 1976, la Triennale des artistes de la Province de Namur s'est progressivement muée en un état des lieux de la création contemporaine provinciale et constitue désormais le baromètre des préoccupations qui animent les jeunes plasticiens. Si une limite d'âge figure dans le règlement (35 ans), les choix du jury ne se fassent pas seulement sur des jeunes artistes inconnus.

Ainsi, Bernard Gilbert (1970) a déjà bénéficié d'expositions personnelles, tant en Belgique qu'à l'étranger. Ses peintures, vastes toiles de couleurs sombres raclées horizontalement à la palette, interrogent avec acuité leurs possibilités de représentation. Sont-elles des photographies par satellites ? Des évocations peintes de ces photographies ? Des peintures matiéristes épaisses. Des photos de peintures retravaillées ? Ses œuvres court-circuitent ainsi le regard et imposent l'attention avant de proposer une redéfinition du paysage romantique.

La question de la représentation picturale est également au cœur du travail de Laurence Gillain (1970). Inspirée par les reflets de formes distinctes dans l'eau, elle propose des peintures, à la facture assez affirmée, à la lisière de l'abstraction. Le propos séduit aujourd'hui, mais ses possibilités de développement ne sont pas les plus faciles. Picturale sans l'être réellement, la démarche de Cécile Ahn (1965) est peut-être la plus surprenante. Elle tricote ses toiles avec des rubans de papier journal. Les impondérables de l'information et de son illustration offrent quelques touches de couleurs à ses « peintures » qui font valoir la qualité de leurs points comme texture, tout en fondant le support et le médium.

Dans un registre plus classique, les sculptures d'Anne Lauwaert (1968) opposent le bois et le béton comme paradigme d'un réseau de complémentarités : nature/artificiel, chaud/froid, neutre/affectif... Ses sculptures dialoguent avec celles d'Eric Seidoff (1963), belles pièces effilées, riches de l'alliage de différents métaux.

Enfin, si Eddy Jacob (1964) propose un honnête travail au fusain, Joel Jacob (1964) s'est fourvoyé dans une démarche creuse, aux résultats décevants.

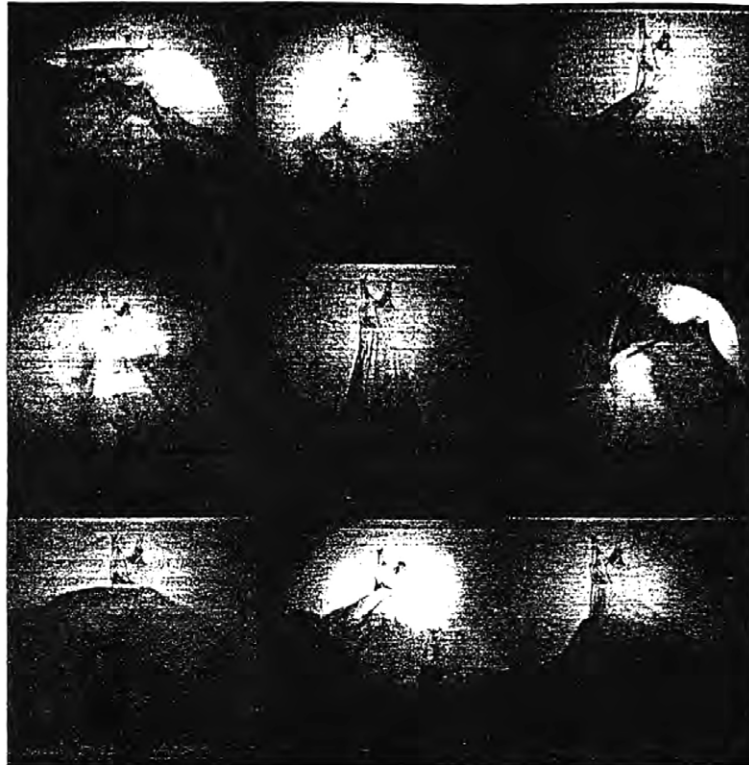
## Médiums actuels

En fidèle du *Chalet de haute Nuit*, repaire de la jeune génération surréaliste, Frédéric Gaillard (1970) a pris le risque d'un geste minimal : une série de ventilateurs disposés en cercle sont déclenchés par une cellule photoélectrique et font virevolter un sac en plastique placé au centre. Sans que jamais celui ne sorte de l'espace qui lui est dévolu. L'installation témoigne de la capacité de l'artiste à saisir cette poésie du presque rien, mais fait peut-être trop songer aux vidéos d'Edith Dekyndt.

Définitivement imposée sur la scène artistique, la photographie trouve deux possibilités d'usage, à Namur. Jonathan Lotin (1975) s'accroche à la valeur indicelle du médium photographique et à sa capacité de coller au réel, sans que son ensemble de cliché ne convainque réellement.

Par contre, Caroline Pierret (1970) s'oriente vers une option plus plasticienne. Ses clichés disposés en frise induisent d'intéressantes possibilités narratives et contribuent à la mise en place d'un contexte visuel qui bonifie la bande vidéo.

Enfin, Cathy Peraux (1964) aborde de la problématique du corps par son absence. Une robe de femme, constituée de sacs en plastique — un autre médium très prisés par les jeunes artistes — s'anime sous le souffle d'un ventilateur. Clin d'œil amusant à une figure du cinéma qui devient une



Cathy Peraux aborde la problématique du corps par son absence. Une nouvelle formulation possible du thème de la disparition de l'être derrière son signe distinctif (la robe).

Extrait du catalogue de la 8<sup>e</sup> Triennale des artistes de la Province de Namur.

nouvelle formulation possible du thème de la disparition de l'être derrière son signe distinctif (la robe).

## ● Pierre-Olivier Rollin

Maison de la Culture de Namur, 14, avenue Golenvaux, à Namur. Jusqu'au

14 août.

Du lundi au samedi, de 12 heures à 18 heures.

Rens. : (081) 22 90 14.

Avec les plaisanteries visuelles et poétiques de Bernard Jasse, au rez-de-chaussée.



**NAMUR** Exposition

# Le pouls de la création actuelle

La Maison de la Culture présente la 8<sup>e</sup> triennale des artistes de la Province

C'est déjà la huitième fois que la Maison de la Culture propose au public de découvrir les talents qui éclosent dans notre province. Créées en 1976, les Triennales réunissent des plasticiens âgés de moins de 35 ans, représentatifs des tendances actuelles. Elles agissent donc parfois comme un révélateur de talents.

Ces dernières années pourtant, alors que les triennales ont accueillis jusqu'à 35 artistes, le nombre de candidats et de retenus n'a cessé de diminuer. Est-ce dû à l'étiquette élitiste qui colle à cet endroit (néanmoins le plus bel espace d'exposition de Namur) ou à la sévérité excessive du jury de sélection ? « *Y a-t-il une crise de la création dans*

*notre province ou partout en Belgique ? Je ne sais pas* », avoue Jean-Michel François, organisateur de l'exposition. « *C'est vrai que nous insistons sur la qualité et que nous voulons maintenir nos exigences lors de la sélection. Il y a aussi des amateurs qui, en frappant chez nous, se trompent de porte* ».

Quoi qu'il en soit, la sélection '99 réunit onze jeunes artistes aux démarches assez intéressantes. Leur point commun ? Un même désir de recherche formelle qui, chez certains, se conjugue avec une belle sensibilité.

### Elan vers le ciel

C'est une oeuvre de Frédéric Gaillard qui accueille le visiteur. En disposant savamment en cercle de petits ventilateurs, il fait s'envoler un petit morceau de plastique. Aérien !

Un peu plus loin, c'est Cathy Péraux qui, à l'aide de ventilateurs également, fait s'envoler des mariées. L'air qui s'engouffre dans les robes (l'une est un patchwork de sacs ménagers) donne vie au plastique. Un petit esprit Marilyn « *Sept ans de réflexion* » plane dans ces créations.

Entre eux, deux toiles de Bernard Gilbert évoquent des images prises par satellite. L'artiste poursuit son étrange travail à l'acrylique sur toile de polyester enduite de PVC souple.

Eric Seidoff présente une sculpture épurée en bois rouge foncé posée sur un socle de pierre bleue et retenue par des câbles en acier bruni. Une très belle association de matériaux divers.

Anneke Lauwaert unit le chêne et le béton dans ses « *cercles* ». L'artiste fait s'épouser les matériaux jusqu'à recréer un rondin complet.

Cécile Ahn tricote le papier journal et le tend sur châssis. Étonnant résultat (on imagine voir de la laine) qui mêle noir et blanc et touches de couleur.

Joël Jacob présente des « *infeintesures* » sur toile. Sympathique, il propose aussi une peinture interactive qui permet aux spectateurs d'écrire un message dans l'espace blanc de la toile. « *Ceci résume bien les élections de juin 1999* » a noté un visiteur à côté de l'oeuvre aux tons verts et bleus dominants, rehaussés d'une note de rouge.

### Photo classique, photo plastique

Dans l'espace Sambre, Jonathan Lotin présente des photographies noir et blanc prises dans la communauté turque de Charleroi. Une approche qui privilégie la sensibilité sans négliger l'aspect graphique. Visages et scènes de vie sont saisis avec beaucoup d'humanité et de respect.

Caroline Pierret, également photographe, travaille plutôt comme une plasticienne. Génée par l'aspect statique de la photo-

graphie, elle tente de la mettre en mouvement de différentes manières. En juxtaposant des images d'une part, en y associant la vidéo d'autre part. Images de ville d'un côté, corps scindé en deux par un neon rouge clignotant (un coeur ?) et auquel répondent des pieds qui se déplacent sur le sol de l'autre. Une démarche très intéressante qui fait s'entremêler les oeuvres et évoque la difficulté de l'humain d'être Un.

Eddy Jacob propose des pastels sur papier, réalisés dans des tons très sombres.

Enfin, Laurence Gillain ose le pari de faire de la peinture

« *classique* ». Son approche s'applique aux paysages qui se flètent dans l'eau. Une démarche qui trouve sa vraie fine dans les grands formats.

Au final, si quelques artistes confirment la tenue de leur marche, d'autres semblent encore tâtonner quelque peu. Mais c'est justement la raison d'être de la triennale : proposer ces marches en devenant au regard public.

Gaétane REGINSTE

*L'exposition est accessible 6 les jours de 12 à 18 h jusqu'au soir sauf le 21 juillet et les manches. Rens. : ☎ 081/22.90.*



Une photographie de Jonathan Lotin

# Une leçon de photographie sans surprise à la triennale

Vingt ans. La septième édition de la Triennale des artistes de la province de Namur fête ses vingt ans. Le bel âge, celui où l'insouciance de l'adolescence n'a pas encore laissé tout à fait la place à la maturité de l'âge adulte. C'est l'âge de tous les possibles. Avec l'exposition consacrée à 18 photographes namurois, on pouvait donc s'attendre à rencontrer de nouvelles perspectives, de nouveaux univers créatifs, imaginatifs, confrontants.

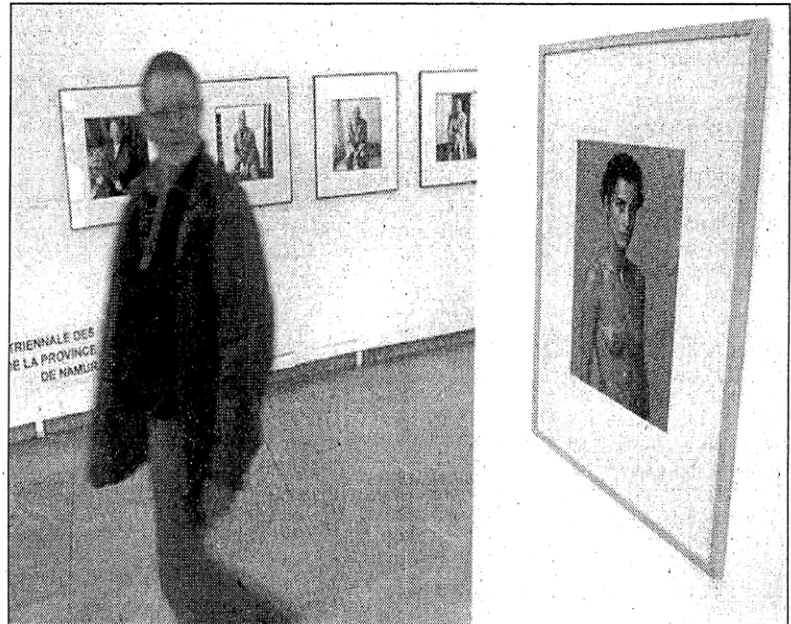
On était impatient de découvrir le travail réalisé par les onze photographes présélectionnés lors des journées du Défi culturel. C'était en 1989! A cette époque, *la notoriété et l'expérience* avaient suffi à motiver la décision des membres du jury de sélection.

En onze ans, il avait dû s'en passer des choses dans le petit

monde de la photographie namuroise. Il avait dû y en avoir des remises en question plastiques, des recherches de nouvelles structures graphiques, des expériences de composition audacieuses. Et puis, les déclarations d'intention laissaient sous-entendre que cette première triennale consacrée à la photographie allait être un véritable inventaire affirmant *la vitalité des forces vives créatrices en Namurois*.

Des forces vives qui n'ont malheureusement pas résisté au temps. A certains égards, l'exposition de la maison de la culture sent la naphtaline. Les clichés qui avaient convaincu le jury du Défi culturel de 1989 ont vieilli, très mal vieilli. Leur présence ne se justifie que par référence au passé. C'est un peu maigre pour se sentir interpellé, d'autant que les tirages portent les stigmates du travail inexorable du temps. On aurait aimé voir les organisateurs prendre davantage de risques et être moins complaisants.

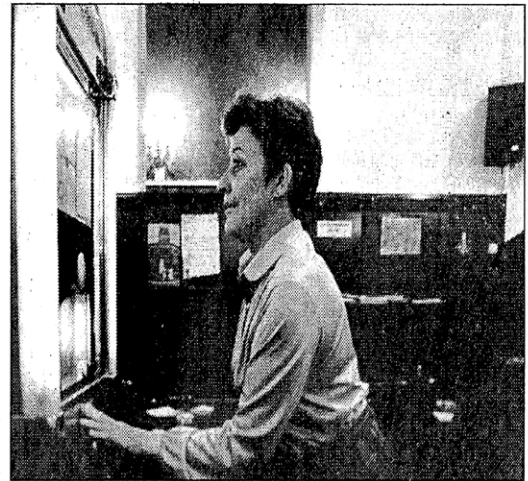
Il y a cependant quelques lumières dans cette triennale. Caroline Pierret bouscule et étonne par ses portraits de femmes d'une dureté bouleversante. Comment oublier ces visages, ces corps nus, ces yeux qui scrutent et fixent jusqu'au malaise? Bruno Arnold met en scène ses aventures africaines avec beaucoup d'humanité et de poésie. Il nous propose un voyage intérieur dans cette Afrique fascinante qu'il investit corps et âme. Autre démarche, celle de Jonathan Lotin. Il invite à la rencontre de solitudes en faisant



oublier pudiquement sa présence dans ces bistrotts d'une authenticité merveilleuse. Apparaissent alors des hommes d'une simplicité émouvante. Ces trois jeunes photographes vivifient la 7<sup>e</sup> Triennale des artistes de la province de Namur qui prend, à travers eux, tout son sens. Reprise au programme officiel du Comité central de Wallonie, cette exposition est l'occasion de faire une petite pause culturelle dans un itinéraire festif.

HUGUES DANZE

*L'exposition est accessible tous les jours, jusqu'au 13 octobre, de 12 à 18 heures, à la maison de la culture de Namur, avenue Golenvaux, 14.*



Deux émotions de la triennale: les nus de Caroline Pierret et l'humanité des gens ordinaires de Jérôme Lotin. Photos Yves Raisière et Jérôme Lotin.



# Zoom avant sur dix-huit photographes de chez nous

La maison de la culture confronte les œuvres de photographes namurois. Décevant

**S**UPERBE initiative que celle de donner, à l'occasion de la 7<sup>e</sup> Triennale des artistes de la province de Namur, un aperçu de ce qu'est la création photographique chez nous. Art de l'instantané et du fugace, la photographie est aussi la traduction d'un imaginaire et d'une sensibilité qui s'impriment sur le papier. La photographie surprend, émeut, bouleverse, ébranle nos certitudes, offre un éclairage nouveau sur nos réalités humaines.

Cette 7<sup>e</sup> Triennale, censée représenter la créativité de notre province dans ce domaine, fait plutôt pâle figure. Parmi les photographes sélectionnés d'office, certains ne présentent que des œuvres jaunies par les années. D'autres par contre, font preuve soit d'une totale remise en question, soit d'une évolution constante et saine de leur travail.

Baudouin Lotin, qui exploite le flou comme moyen d'expression plastique, témoigne toujours d'une grande sensibilité. Les portraits sans artifices de Marc Trivier, qui photographie des hommes célèbres, sont criants de vérité et d'humanité. En deux images, Pierre Dandoy nous offre une nouvelle fois son idée sacrée de la femme. Jean-Pierre Lambillon, quant à lui, utilise des crayons gras, pour colorer ses images sombres.

A ajouter à ces artistes retenus automatiquement, les compositions graphiques toujours aussi étonnantes de Patrice Gaillet.



● Un portrait de Caroline Pierret

## Talents nouveaux ?

Une triennale, c'est aussi et surtout l'occasion de découvrir de nouveaux talents, d'ouvrir les portes aux jeunes et aux formes d'expressions nouvelles. Trois artistes en devenir présentent leur travail, très différent. Caroline Pierret, c'est le portrait-coup de poing, celui qui cerne les femmes en plan américain. Des femmes androgynes aux visages durs et violents, que l'on a presque du mal à oser regarder. On aime ou on n'aime pas, ça ne laisse pas indifférent. Jonathan Lotin, jeune étudiant en photographie qui a emmené son appareil dans l'un ou l'autre bistrot, tente d'approcher l'être humain. Bruno Arnold, lui, se perd dans des photos servies par des propos intimistes, voire hermétiques.

Et la boucle est déjà bouclée, le tour est déjà fait. Il laisse dans le regard du visiteur un sentiment de vide. Celui d'en avoir vu trop peu. Trop peu d'émotions, trop peu d'images fortes. Trop peu de sincérité, peut-être, dans la sélection.

Gaëtane Reginster

● Exposition visible à la maison de la culture jusqu'au 13 octobre.



● Les contours flous de Baudouin Lotin



● Daniëla, vue par Pierre Dandoy



## NAMUR ■ L'art vidéo selon Caroline Pierret: destination Montréal (IV)

# La sacro-sainte ouverture d'esprit des Québécois

Il lui arrive de faire pleurer ses spectateurs. Tant son style peut paraître dur à certains. Pourtant, Caroline Pierret, jeune artiste de 28 ans, est plutôt souriante de nature. *Par l'image, c'est ma vie que j'exprime.*

Depuis longtemps, elle voue une grande passion à l'image. Photographie, vidéo, cinéma. Trois médias qui orientent son travail. *Le monde cinématographique me fait tout simplement rêver.* Depuis une dizaine d'années, Caroline Pierret côtoie ce monde artistique. Elle a multiplié les expériences professionnelles. Nombreux reportages pour les festivals du film de Cannes, de Namur, de Bruxelles, de

Mons,... Reportages photographiques sur le plateau de tournage de films. Stage à Bordeaux. Et encore plusieurs expositions. Bref, ce n'est pas une débutante. Mais Caroline Pierret sait mieux que quiconque que son apprentissage n'est pas terminé.

Elle veut le parfaire au Québec. Depuis toujours, elle est amoureuse de son cinéma. *Je tombe sous le charme de son approche artistique. Je ressens une envie précise de la développer. Les Québécois ont un mode d'expression très profond et direct. Ils font preuve d'ouverture d'esprit.*

Caroline Pierret rêvait d'étudier

la question de plus près. Elle en aura bientôt tout le loisir. Elle fait en effet partie des jeunes Namurois lauréats du fonds Thirionet. Elle vient de se voir attribuer une bourse de 160.000 F. Une somme qui devrait lui permettre de s'inscrire à l'université de Montréal (Communication). *Cette escapade devrait me permettre de progresser. Car je ne suis pas satisfaite de mon niveau actuel. D'ailleurs, je suis une éternelle insatisfaite, rit-elle. Je manque encore cruellement de maturité.*

*Je décolle le 18 octobre, se réjouit-elle encore. Dans un premier temps, j'y resterai trois mois. Essentiellement pour*

*nouer des contacts. Je reviens en Belgique pour les fêtes de fin d'année. 160.000 F, c'est bien. Mais nettement insuffisant pour s'assumer durant un an.*

Et puis, la vie n'est pas toujours évidente pour tout le monde, loin de ses bases. Surtout lorsqu'on ressent un profond attachement à sa ville. *J'ai envie de faire des choses à Namur. J'ai des projets. À l'avenir, j'aimerais travailler dans le secteur culturel et dans l'organisation d'événements. En la matière, il y a vraiment un manque à combler à Namur...*

Th. R.

**Prochain article:**  
**Sophie Pestiaux, percussion**

## NAMUR

# Le fonds Thirionet fait six heureux

Le fonds Thirionet a fait six artistes heureux. C'est un peu moins de 700 000 F qui ont ainsi été octroyés à des jeunes qui veulent se perfectionner dans leur domaine mais en dehors des filières traditionnelles.

SIX cent soixante mille francs : voilà la somme qui a été distribuée par le fonds Thirionet à six artistes de la province. C'est grâce à Melle Angèle Thirionet et M. Victor Thirionet que ce fonds a été constitué et ce, avec le produit de la vente du « Château de Bouvignes » légué à la province en 72.

Toujours selon les vœux des légataires, le fruit de cet argent doit soutenir « les jeunes gens de la province de Namur se consacrant avec succès à la pratique des arts toutes disciplines confondues, et dont le perfectionnement de la formation se trouve entravé par un manque de moyens financiers ». Ce fonds qui est géré par la députation permanente qui offre aux heureux élus la possibilité de poursuivre leur parcours en dehors de filières scolaires traditionnelles.

Ils sont donc six à avoir pu bénéficier de cette manne bienvenue.

Elodie Boulet, de Wépion, bénéficie d'un coup de pouce de 160 000 F qui devrait l'aider dans sa formation professionnelle de danseuse qu'elle va en-

treprendre au Centre de danse international Rosella Hightower, à Cannes. Soliste au Jeune ballet de Namur, elle a obtenu les 1er, 2e et 3e prix lors de ses trois participations au Concours international de cho-

régraphie de La Louvière, avec la Compagnie New Espace Danse.

Sophie Pestiaux est percussionniste. Cette Nismoise qui truste les premiers prix a entamé une formation au Conservatoire national de région de Strasbourg, réputé pour sa section de percussion. Ce qui pourrait lui permettre de passer les concours d'orchestre. Une bourse de 160 000 F devrait lui permettre de supporter quelques charges inhérentes à ce stage obligatoire.

Caroline Pierret est une photographe namuroise. Elle termine sa 5e année à l'Atelier de photographie de l'école nationale supérieure des arts visuels de La Cambre. Elle a, entre autres, réalisé des reportages sur des plateaux de films de Marion Hansel et Marie Mandy. Elle va s'envoler pour l'université du Québec. Parallèlement à ses études, elle va effectuer un stage chez la cinéaste Léa Pool.

Thibaut Bielande est Namurois, lui aussi. Bassiste boulimi-

que de musique. Il a donné plus de 150 concerts et était dans le groupe lauréat du concours jeunes talents « Verdur'rock'96 ». Dans des projets comme la discographie d'un CD mais aussi la création d'un label pour Uynics, il bénéficie d'une bourse de 50 000 F qui devrait l'aider à suivre une formation professionnelle au Studio Jazz d'Anvers.

Bernard Gilbert, de Bouvignes, a reçu 50 000 F pour se rendre à Montréal. Il a été sélectionné pour réaliser une exposition à la Galerie Observatoire et ce, dans le contexte de la nouvelle biennale d'art contemporain de Montréal. Ce chargé de cours à l'académie des Beaux-Arts de Namur a effectué des stages à Lyon, à Montréal.

Jonathan Lotin, photographe namurois de 23 ans. Alors qu'il poursuit ses études à Bruxelles, il a déjà effectué un stage de photographie publicitaire auprès de Bernard Foubert. Les 80 000 F qui lui sont octroyés devraient l'aider à réaliser son reportage social sur les paysans cubains qui luttent pour défendre leurs droits à la terre.

A.J.

Pour tous renseignements : secrétariat de la commission consultative du fonds Thirionet, service de la culture de la province de Namur, 22 A, avenue Reine Astrid, 5 000 Namur. Tél : 081 / 72 97 50 ; fax : 081/72.97.61.



Les six lauréats réunis dans l'escalier d'honneur du Palais provincial de Namur. JD N016251